

Juste avant ses cendres

Dimanche vingt-sept mars, la veille de mon anniversaire, je résolus de partir en voyage. Je voulais visiter une ville proche et plutôt préservée ; c'était rare dans le coin – aujourd'hui. J'étais sur mon bureau une carte presque centenaire, véritable relique du passé que ma mère m'avait offerte dix-sept ans plus tôt à mon départ de Paris. Je la consultai plus par mélancolie que souci de m'orienter ; la légende jaunie renvoyait à des villages aujourd'hui devenus des mégapoles, ou encore à des réserves naturelles supplantées par des aérodromes.

Du monde d'antan à l'instant présent, une seule ville demeurait intacte à travers les âges : Civitavecchia. Une vieille ville, littéralement ; sans mythologie locale pour autant, tout bonnement un pan important de l'économie maritime. Je me souvins que Stendhal y avait été consul de France précisément deux siècles plus tôt, et qu'il s'y était ennuyé à mourir ; je n'en demandais pas mieux. « L'ennui est formateur », disait-on jadis.

La politique des « Nouvelles mobilités » promulguée en 2021 avait conduit à la suppression progressive des chemins de fer. Le couloir aérien Rome – Civitavecchia liait les deux villes en quatre minutes à peine ; néanmoins, la ligne de train régional avait été préservée par « nostalgie ». Ce fut bien le terme employé par le Conseil de transition du Monde d'Après dans son communiqué de presse, à ma grande surprise. Nostalgie, je ne voyais aucune autre explication ; le fret circulait essentiellement par voie aérienne, et Civitavecchia était loin d'être une localité touristique – elle fut un temps l'un des centres balnéaires les plus populaires de la région, dont les plages étaient toujours noires de monde en été. Mais après la mise en œuvre du Plan de reconditionnement du littoral, un matin d'été 2021, toutes les plages du pays furent rasées pour favoriser l'expansion des ports. Le rapport des économistes du Conseil démontra que la fin du tourisme balnéaire ne représenterait des pertes que sur les deuxièmes trimestres de chaque année, et que la somme serait rattrapée en deux semestres seulement grâce aux nouveaux milliards brassés par le développement du commerce maritime ; résumé prosaïquement, un mal pour un bien. Enfin ce jour-là je me trouvai justement d'humeur nostalgique, alors je pris un taxi pour la gare.

A bord du train, les rares passagers observaient rituellement la distanciation sociale, gravée dans le marbre depuis la première pandémie d'il y a dix-huit ans. Je m'étais installé à contre-sens de la marche, penché sur la traduction que je devais rendre la semaine suivante. *Technique et lexique de l'énergie atomique*, un best-seller japonais, très demandé depuis la mise au point des nouveaux réacteurs nucléaires de génération V, destinés à rouvrir le cycle technologique que les réacteurs de génération IV avaient fermé dix-huit ans plus tôt. Je comprenais bien mal les expressions complexes qui s'étaient sous mes yeux – *kōsoku zōshokuro* désignait-il un « réacteur à prolifération rapide », ou tout simplement un « surgénérateur » ? Ce n'était plus comme avant,

quand les éditeurs publiaient encore de la fiction... Je n'avais pas le droit à l'erreur avec ce genre de publication.

Le train freina brusquement à un passage à niveau (le chemin de fer était toléré sous couvert de sentimentalisme mais n'aurait su gêner le trafic automobile) et ma traduction vola à travers le wagon. J'attendis quelques secondes que quelqu'un se lève pour la ramasser – et puis je me trouvai vraiment ridicule de m'attendre encore à ce genre de civilité désuète. Je me levai, résigné, quand j'aperçus quelqu'un au bout du couloir qui avait non seulement ramassé le texte, mais le feuilletait ! Je restai planté là, fixant malgré moi (je ne m'étais jamais défait d'une curiosité acérée, plus vraiment de mise) celui que j'identifiais maintenant comme un homme, comme... Une figure familière. Une figure que je reconnus aussitôt : W., brillant physicien nucléaire du Conseil, l'un des bâtisseurs du Monde d'Après.

Mais encore, malgré la notoriété... un W. préhistorique. Le W. de mes souvenirs enfouis et classés il y a des dizaines d'années, le W. condamné, que j'ai admiré, qui m'a passionné... Le W. du monde d'avant.

Le contrôleur siffla, et le train repartit.

W. leva les yeux du texte et me tendit le manuscrit.

« *Is this yours ?* »

Il ne m'avait pas encore vu vraiment ; mais en me tendant ainsi le manuscrit à bout de bras, il me dévisagea en un clin d'œil ; son visage ordinairement blasé fut lézardé par un vif éclat de surprise. Il me considéra quelques instants avant de briser la glace.

« Ne t'avais-je pas promis que je visiterai un jour l'Italie ? »

L'espace d'une seconde, je fus presque flatté d'entendre que W. gardait encore des souvenirs de nos conversations ; mais m'étant convaincu depuis dix-sept ans, depuis que j'en avais appris autant sur W. par ses entretiens et conférences que par nos conversations de jadis, qu'il s'était mieux que quiconque débarrassé (et débarrassé volontiers !) de son passé encombrant, je fus surtout tétanisé par la vivacité avec laquelle il avait évoqué une réminiscence tellement ancestrale.

W. ne souriait pas. Son silence me semblait chargé de déception, celle d'un homme lucide qui savait pertinemment à quoi s'attendre, mais qui n'avait pu s'empêcher d'espérer mieux.

« J'étais censé animer une conférence aujourd'hui. Tu sais quel jour on est ? »

Le désordre de son discours d'ordinaire si bien construit acheva de me pousser dans les retranchements de ma lâcheté.

« Le vingt-sept mars 2038. »

Il enchaîna sans me quitter des yeux.

« Il y a cent ans jour pour jour, à l'âge de trente-deux ans, le physicien Ettore Majorana s'est volatilisé en emportant toutes ses théories avec lui. Il pensait épargner l'humanité. »

Je rebondis sur ce qu'il avait dit plus tôt, omettant sciemment son anecdote :

« Tu étais censé animer une conférence aujourd'hui ?... »

Le visage de W. se détendit. Ma couardise avait l'air de l'apaiser ; et c'est avec un sens du sarcasme que je ne lui avais jamais connu qu'il me décocha du tac au tac :

« Je suis toujours dans les temps. »

« Ma vocation aura été de découvrir de nouvelles vérités, et de repousser sans cesse les frontières de la connaissance humaine ; comprends bien que c'est par amour de la Science et non par souci du sort de l'espèce humaine que je veux te faire entendre cela. Les tentatives de réformation des mœurs de l'humanité se sont prouvées piteusement vouées à l'échec – par ailleurs vous êtes tous très satisfaits de la situation actuelle, n'est-ce pas ? Les partisans de l'effondrement d'il y a trente ans avaient faux sur toute la ligne. La vie, du moins les conditions matérielles d'existence sont devenues excellentes pour tout le monde, et cela personne n'a pu – dans un premier temps – et n'a voulu – après quelque temps – le nier, de peur de le perdre. »

W. marqua une pause.

« Un Etat extraordinaire s'est constitué il y a dix-sept ans ; les experts les plus contestataires du pays ont été séquestrés en '21 pour former cet Etat sur-mesure, le fameux Conseil de transition du Monde d'Après. Toutes les sciences vouées à la préservation du vivant ont été sommées de converger vers un seul objectif : satisfaire l'humanité, quoi qu'il en coûte. Vos souhaits les plus fous ont été exaucés il y a dix-sept ans ; toutes les utopies contestataires contre lesquelles les puissants ont lutté bec et ongle ces deux derniers siècles, tous les rêves défendus des quatre dernières générations du monde d'avant ont pris forme dans le Monde d'Après de '21. Les frontières ont été abolies pour favoriser la cohérence mondiale ; les classes sociales se sont dissoutes grâce à l'amélioration égalitaire des conditions de vie ; le maintien de l'ordre a été délégué aux citoyens eux-mêmes, chez qui la servitude s'est développée si naturellement que la répression est devenue obsolète ; les devoirs ont été supplantés par les droits ; il est devenu interdit d'interdire ; que pouviez-vous bien trouver à redire aux mesures portées par le Conseil ? »

Ici, W. s'arrêta de nouveau. Je me sentis galvanisé ; quel tableau somptueux ! W. venait de me livrer la solution évidente à tous les tumultes de l'Histoire – l'extase inconditionnelle de l'espèce humaine !

« L'opposition a eu l'herbe coupée sous le pied. L'idéologie a progressivement fait place au pragmatisme même chez les opposants les plus irréductibles. Au fond ce que le Monde d'Après a accompli en dix-sept ans, sans qu'aucun être humain ne puisse biologiquement s'y opposer, c'est le triomphe ultime de la civilisation humaine. »

Le train freina.

Le discours de W m'avait soudainement ouvert les yeux sur la véritable nature du Monde d'Après et de ses victoires. Comment avais-je pu vivre dix-sept ans sans m'émerveiller de tous ces

bouleversements ?... Je me tournai avec émoi vers le paysage qui se dessinait à travers la vitre du wagon à l'arrêt ; je m'enorgueillis soudain des centaines d'avions striant le ciel voilé, de l'eau trouble du port sillonnée par des supertankers, des gratte-ciels et des zones industrielles, de tout ce panorama qui vaquait à notre bien-être !

W. me jaugea d'un air narquois en constatant l'effet que son discours avait produit sur moi. Le contrôleur siffla, et avant même que je ne puisse me retourner vers W. pour l'applaudir, il reprit sa conférence.

« Car en dix-sept ans à peine, une équation parfaite a étouffé la contestation ; pour anesthésier la bouillante jeunesse du XXI^{ème} siècle, rongée par la panique et le malaise, il nous a suffi de neutraliser un mécanisme cérébral universel – la dissonance cognitive qui animait toute notre génération a été résolue institutionnellement par une simple stratégie de l'évitement. La fuite a été érigée comme une solution viable à tous nos problèmes. Le Conseil a abrogé pour des dizaines de millions de personnes l'inconfort insupportable de l'écart entre la parole et les actes, il a offert le repos aux esprits tourmentés et turbulents. »

(...W. s'était-il joué de moi ?)

« Il est vrai que les premiers temps, vous étiez tous assez mal à l'aise. Vous meniez une vie de compromis, teintée de résidus de culpabilité latente. Mais pas à pas, ce qu'il restait en vous de conscience a été gommé, jusqu'à obtenir une parfaite stabilité spirituelle dans toute la population. Ainsi, voilà dix-sept ans que l'humanité ne cherche plus à déjouer la fin du monde ; nous vous avons simplement convaincus qu'elle ne sera pas de votre faute. La population toute entière s'accroche à la croyance officielle que l'apocalypse ne sera pas anthropique, mais un événement extra- : extraordinaire, extraterrestre, et surtout extranaturel – une occurrence inévitable, imprévisible, totalement hors de votre portée. Vous vous êtes laissés entretenir par un Etat qui a sacrifié la Terre sur l'autel de l'opulence humaine, et ce en toute transparence. Nous avons construit les aéroports et les centrales nucléaires sous vos yeux, tout comme vous avez tacitement approuvé l'éradication du monde vivant, synonyme du monde d'avant. »

Le train entra en gare.

« Pour ma part, j'ai perdu la plupart de mes convictions il y a dix-sept ans ; mais je reste convaincu qu'il faut gratter, gratter, gratter toutes les couches de vernis qui recouvrent l'espèce humaine pour lancer un appel final à ses pulsions les plus primaires. »

Je restai planté sur le quai de la gare de Civitavecchia, emmuré dans mon silence. W. me considéra avec un air de contentement, que je ne dus interpréter que plus tard comme l'expression du sage satisfait d'avoir fait germer la conscience dans l'esprit de son disciple. J'accusai malaisément le coup de la conférence finale de W., lors de laquelle il m'avait vanté les merveilles de notre monde idyllique avant de m'en dévoiler la réalité mortifère dans toute son abjection.

« Alors adieu », dit-il. Depuis le parvis, je regardai W. s'éloigner au bout d'une avenue ; c'est à ce moment-là que je ressentis les premiers élancements de ma toute nouvelle conscience.

Au cours de ces dernières dix-sept années, mon univers psychique s'était construit comme une paisible bourgade de montagne ; dans les fortifications, une vie mentale ankylosée suivait imperceptiblement son cours. Une digue, apothéose de ces architectes de la pensée humaine qu'étaient les experts du Conseil, protégeait cette vallée de mes souvenirs du monde d'avant.

Mais à peine W. disparut de mon champ de vision, je sentis cette colossale barrière se fissurer de part et d'autres – et en un instant, le flot furieux de ma mémoire s'abattit sur la vallée. Je fus emporté au large de cet océan grondant de souvenirs, assailli par les scènes et les êtres du passé tandis que, semblable à une lame de fond, chaque image du monde d'avant ébranlait les fondations du Monde d'Après. Sur le fond marin, un cortège d'espèces aujourd'hui éteintes festoyait gaiement. Je perçus dans l'ébullition de la mer nos anciennes aspirations, les remous de notre génération endigués depuis dix-sept ans. Et en me débattant pour remonter à la surface, je reconnus alors W. – le jeune W. du monde d'avant...

Je m'étais lié d'amitié avec lui dix-neuf ans auparavant, lors d'une assemblée générale. Nous avions appartenu à la même génération engagée, aux mêmes mouvements écologistes enragés. W. s'était engagé corps et âme dans le militantisme. Il était de loin le mieux renseigné de nous tous sur la crise environnementale ; chaque atteinte au monde vivant lui faisait personnellement violence. Le premier janvier 2021, W. fut l'une des cibles de la Grande Descente. Je le crus mort, avant qu'il n'apparaisse en public pour le gala de constitution du Conseil. Il lui avait été défendu de poursuivre ses études de climatologie ; le Conseil eût cependant le mérite de reconnaître ses brillantes facultés scientifiques et l'assigna cyniquement à la Mission publique de renforcement nucléaire. Une semaine plus tard, je changeai de prénom m'installai à Rome, bien décidé à laisser mon passé derrière moi.

Les yeux baignés de larmes, j'effleurai la main de mon ancien ami – mais soudain, l'image de W. se dissipa. Je revins à la réalité ; la mer de souvenirs se retira brusquement, et je me retrouvai de nouveau sur le parvis de la gare. C'est alors que j'entendis les sirènes.

EPILOGUE

Hier, la Centrale nucléaire de Civitavecchia s'était interrompue pendant quarante-deux secondes.

En se lançant dans le réacteur n° 23, W. pensait interrompre la production d'électricité pendant vingt-quatre heures, temps qu'il jugeait nécessaire au redémarrage de l'humanité. C'était sans compter sur le « pare-chocs énergétique d'urgence », terme que j'avais appris dans ma traduction.

En contemplant le Monde d'Après fonctionner à plein régime, comme si son plus brillant esprit ne s'était pas réduit en cendres quelques heures plus tôt, une chanson du siècle dernier me revint soudain à l'esprit. Je me mis alors à fredonner dans l'indifférence générale –

« ...don't they know it's the end of the world, it ended when you said goodbye. »